

Le culte des Morts

Le Culte des Morts

LE CULTE DES MORTS

Toute cette semaine, les vivants vont rendre visite aux morts, non seulement aux leurs, mais encore à ceux qui leur sont indifférents, simplement parce que cette promenade célèbre un culte qui est demeuré et demeurera profondément vivace dans notre pays et que la guerre a développé encore.

C'est un spectacle mélancolique et touchant que cette visite aux cimetières. Ceux qui ont un des leurs sous la terre font la toilette de sa tombe, enlèvent les feuilles mortes, les plantes parasites, remplacent les bouquets et les couronnes fanées par des fleurs fraîches et des immortelles neuves.

Ceux qui n'ont personne suivent la foule pour vivre pendant quelques instants dans l'atmosphère recueillie de cette fête annuelle offerte par la Vie à la Mort.

La méditation s'impose, donnant d'abord un ton triste et découragé à la pensée : puisque tout aboutit à rien, à quoi bon vouloir, à quoi bon agir ?

Mais il y a en nous bientôt une réaction de la vie. Nous subissons l'implacable arrêt de la mort, mais nous ne voulons pas nous soumettre. « Nous avons créé, dit le philosophe, une conscience à l'univers, et nous y avons gagné un sentiment de dignité qui nous fait supérieurs au sort qui nous éternise. » Notre individu sert une œuvre commune, il reçoit la vie et il la transmet comme un dépôt. Nous sommes comme les coureurs antiques de l'immortelle image de Lucrèce transmettant le flambeau de la vie à ceux qui les suivent : *vitae lampada tradunt* !

Dans notre visite aux morts, c'est peut-être une leçon d'existence que nous allons leur demander.

Vieux comme l'Humanité, le culte des trépassés se signale encore, dans celles de nos provinces qui ont conservé leur caractère original, par des traditions perpétuées de l'antiquité qui ne croyait pas que l'âme fut jamais délivrée de la tyrannie matérielle. C'est ainsi, par exemple, que dans les Landes, il est d'usage, dans les hameaux perdus, loin des villes, de mettre un sou — l'obole du péage de la barque à Caron, le passeur du Styx — dans la main du mort, mais c'est souvent un vieux liard.

Souvenirs antiques également, le bâton de voyage qu'en certains pays on allonge dans le cercueil, contre le cadavre, ou encore le petit pain de provision, le « pain aux morts », qu'en d'autres contrées les boulangers ont l'habitude de pétrir de pure farine de froment et de lait, le lendemain de la Toussaint ; seulement en l'absence des morts, ce sont les vivants qui en ont leur premier déjeuner.

En Lorraine, en Picardie, on arrête les horloges de la maison à l'heure exacte où survient un décès et on ne les remet en marche qu'au retour des obsèques. En différents endroits, il est de coutume de voiler toutes les glaces. Autre part, on place près du lit du défunt un baquet plein d'eau limpide pour que son âme s'y purifie avant de quitter la chambre.

Mais nulle part plus qu'en Bretagne, le pays par excellence de la légende et de la tradition, n'est vive et religieuse la croyance en la survie fantômale de l'ancêtre toujours présent, dans toutes les circonstances familiales. Les vivants y vivent en constante communion avec les morts, à tel point qu'il semblerait, avec leur instinct du surnaturel, que les choses de l'autre monde les passionnent plus que les réalités de l'existence. Pour le Breton, les morts n'ont jamais disparu, leurs ombres rôlent sans cesse, invisibles et intangibles, autour de leur ancien foyer, comme des témoins muets de tous les actes de leurs descendants. Ils ne sont même pas les morts, mais « ceux qui s'en sont allés » et ils ne s'en sont pas allés loin : au cimetière, près de l'église, et tout proche de leur ancien logis. A la procession du jour des morts, à travers les tombes, devant l'ossuaire, la foule s'agenouille et les prêtres et les chantres entonnent une incantation, à la fois pleine d'angoisse et de fougue, très poignante, très prenante sur les nerfs de l'assistance qui l'accompagne en chœur et qu'elle agite d'un incroyable frisson : c'est la **Ballade du Charnier**, — Gwerz ar Garnel.

Dans la nuit, se célèbre à huis clos la fête domestique des ancêtres, dont le chef de famille rappelle les traits caractéristiques, en remontant très haut dans le passé. A minuit, après les « Grâces des morts », dites la face tournée vers la flamme du foyer, tout le monde, parents et serviteurs, prend part au repos des âmes.

Hors de France, le culte des morts est tout aussi profond, tout aussi touchant. On pourrait citer, à ce sujet, de nombreuses coutumes populaires ; nous nous bornerons à rappeler ce qui se passe en Italie. Là, les tombes sont ornées de guirlandes ; de tous côtés sont des madones revêtues d'étoffes aux couleurs claires. La mort, en effet, n'y est pas sombre, puisque les funérailles s'y font à visage découvert et le corps habillé de ses plus riches habits. Quand c'est une jeune fille qu'on va enterrer, elle est habillée de blanc sur une couche de fleurs et tout le monde défile devant son cercueil en lui envoyant des baisers et des signes de croix.

Georges Rocher.